NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

53 Nº 6 1926

La Confession pour la Communion fréquente

P. CASTILLON

p. 451 - 462

https://www.nrt.be/fr/articles/la-confession-pour-la-communion-frequente-3199

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La Confession pour la Communion fréquente

« Je suis venu (parmi les hommes) afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec surabondance » (*Joan.*, X. 10).

Avoir le Christ en nous, c'est-à-dire avoir sa vie en nous, et nous faire une vie morale semblable à la sienne, au point que l'on puisse dire de chacun de nous ce qu'on a dit du prêtre : « Christianus, alter Christus » : tel est, dans la

plénitude du sens, le but que N.-S. s'est proposé en nous appelant à le suivre. A réaliser cet idéal il a voulu nous aider, notamment et surtout, par l'institution des sacrements.

Dans le plan de Dieu, la réception fréquente des Sacrements devrait se marquer par un accroissement de vie chrétienne, se manifester par une plus grande ressemblance avec le divin modèle, vivant en nous. Ayant Dieu en nous, nous devrions en « faire les œuvres », avec plus de suite, plus de générosité, plus de perfection. Comme le modèle de Nazareth, nous devrions croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Une des lois de la vie, c'est la loi du progrès.

Sans doute, s'il s'agit du jeune âge, des adolescents, on ne va pas nier les inévitables incertitudes, les misères, grandes ou petites, de la nature humaine commençante. Le progrès se réalisera lentement et non sans à-coups, non sans alternatives de reculs et de marche en avant. La nature, d'ordinaire, dégage peu à peu l'homme raisonnable, de l'enfant d'abord immergé dans la vie sensible, — de l'adolescent plus tard travaillé par l'effervescence des passions, — du jeune homme orgueilleux de sa liberté, impérieux, ambitieux...

Et la grâce ne supprime pas la nature, si elle aide à l'améliorer. Elle ne dispense pas de l'effort, mais fournit des secours en vue de la lutte à soutenir ; des armes pour vaincre des inclinations rebelles, pour établir le règne de Dieu sur les ennemis rencontrés en nous.

De tous ces moyens, le plus puissant est, sans doute possible, la communion au principe même de toute vie chrétienne, à Celui qui est la Vie subsistante et infinie, qui est venu pour que nous ayons la Vie avec surabondance. Aussi faut-il se réjouir sans arrière-pensée de voir se développer la pratique de la communion fréquente ou même quotidienne.

Un peu partout, on a été heureux de constater les heureux fruits qui en ont résulté. On voudrait cependant suggérer ici, à nos lecteurs, quelques remarques en vue de

développer encore ce rendement utile et de signaler soit des écueils à éviter, soit des fruits plus spéciaux à rechercher. Au reste, pour le dire tout de suite, ces remarques se réfèrent surtout à la pratique de la confession en connexion avec la communion ; nous allons voir immédiatement de quelle manière.

Si nous envisageons les *dangers* qui pourraient survenir à raison des communions fréquentes, il va sans dire que ce ne peut être à cause des sacrilèges possibles, comme quelques-uns au début ont voulu le faire craindre. Ce danger est si peu probable et si rarement à redouter qu'autant vaut le considérer comme inexistant. Il y a d'ailleurs toujours un moyen assez simple de le prévenir, là où l'on pourrait craindre que l'usage généralisé ne vînt à créer une sorte de nécessité, par respect humain, de communier alors même qu'on serait en état de péché grave : obtenir que, de temps à autre, quelques-uns s'abstiennent de la communion, pour la seule raison de préserver la liberté de communier, sans se désigner en quelque sorte aux réflexions désobligeantes des compagnons.

Un second moyen serait d'assurer la liberté de se confesser en dehors des jours de confession générale, et par conséquent de se réconcilier sans note infamante. Il suffirait pour cela de distribuer les confessions par séries sur plusieurs jours de la semaine. Nous y reviendrons plus tard, à un autre point de vue.

Le grand danger, il faut bien le dire, celui qui se réalise trop souvent, c'est celui de la routine, d'une certaine familiarité confinant à l'irrévérence, à la tiédeur. De là des habitudes acceptées de paresse en tout genre, de négligence; de là des habitudes non combattues de fautes vénielles, et petit à petit de fautes plus sérieuses... De là, en tout cas, une vie stérile, qui laissera l'âme désarmée, le jour où, facilement, on abandonnera ces pratiques devenues mécaniques... Ne connaissons-nous pas trop de ces vies chrétiennes finissant par de lamentables chutes, après des mois et même des années de communions quotidiennes, mais quotidiennement tièdes ?

Or ce que le prêtre ayant charge d'âmes, curé, ou bien aumônier, doit poursuivre par-dessus tout, avec la persévérance de ses pénitents, c'est un rendement utile plus considérable, plus intense, pour dégager de la masse des enfants (1) une élite qui éclaire, guide et entraîne les foules amorphes, qui à sa manière devra promouvoir efficacement l'œuvre du salut de l'humanité.

Dans cette tâche providentielle, le prêtre, on l'a dit, est aidé de Dieu même, par les sacrements. Très spécialement, l'Eucharistie est le moyen par excellence. Elle agit *ex opere operato,* dit la théologie, en produisant la grâce habituelle, sacramentelle, chez quiconque ne met aucun empêchement pour la recevoir. Quant au degré de grâce, soit habituelle, soit surtout actuelle, nul n'ignore qu'il peut varier, et qu'il varie beaucoup, dans les cas particuliers à raison de l'*opus operantis,* autrement dit des actes, des dispositions du communiant.

Faite avec une grande ferveur, la communion vaudra une plus grande abondance de grâce sanctifiante, et surtout un *titre* d'autant *meilleur,* d'autant *plus efficace* à recevoir *plus de grâces actuelles :* lumières plus nettes, motions plus puissantes, forces plus énergiques, plus réalisatrices de bien et de devoir... bref tout ce qui constitue le trésor de la vie riche et fervente.

Au contraire, que la communion se fasse avec négligence, sans effort aucun pour faire valoir le capital des grâces reçues, pour diminuer le nombre des fautes, pour lutter contre les défauts, pour reproduire dans sa vie la Vie du Christ, pour ajouter l'assimilation morale à l'assimilation

---

(1) Hélas ! cette masse se réduit trop souvent à peu d'unités ! — Mais ce fait même n'est-il pas une raison plus urgente de faire de la culture intensive, pour obtenir une véritable élite : ces chrétiens qui voudront plus tard devenir des apôtres par l'exemple, ou même par la vie spécialisée dans le zèle (vie sacerdotale, vie religieuse, vie d'œuvres à tout le moins) ; pour préparer en général le chrétien qui sera le levain capable de « fermenter » la pâte, qui sera le sel de la terre, la lumière du monde ?

de nature, tout cela n'équivaut-il pas à un dédain implicite du don de Dieu, qui est ici Dieu lui-même ? Tout cela ne constitue-t-il pas un état de tiédeur singulièrement dangereuse, si elle est prolongée ?

Par la force de l'accoutumance, par la pente naturelle des inclinations que rien ne contrarie mais qui librement se développent, de degré en degré on passera des imperfections habituellement consenties aux fautes vénielles, d'abord légères, ensuite plus sérieuses... Et c'est là un méprisant abus des grâces de choix, avec les dangers qui vont suivre.

Or c'est pour parer à ces dangers que vient s'insérer ici le rôle du pasteur des âmes, confesseur ou directeur, selon la forme que revêtira son activité... Rôle toujours multiple, souvent décisif, parce que providentiel, parce que profondément harmonisé avec l'économie des grâces divines et de notre salut.

Voyons-en un peu le détail.

Si on vise, non la nécessité du sacrement de pénitence mais son utilité, disons tout de suite que celle-ci ne concerne pas précisément la grâce sanctifiante sous un aspect vague, commun à tous les sacrements, mais bien sous l'aspect propre à la pénitence.

Ainsi considérée, la grâce sacramentelle éloigne l'âme de tout mal, du péché, et la ramène, l'achemine vers le bien, vers la loi et son Auteur, vers Dieu. Les défauts naissants de l'enfant, ses inclinations vicieuses ne sont-ils pas ainsi contrariés, et surnaturellement par le sacrement, et même psychologiquement par les actes du pénitent, — actes naturels que la grâce élève à un état surnaturel ?

Or cet effet sera en quelque sorte renforcé par l'influence du confesseur, qui interviendra pour exciter, encourager, avertir, stimuler, gronder paternellement peut-être... Il sera aidé par les conseils donnés, par les méthodes indiquées, par tout ce qui constitue une ascèse élémentaire. Au confesseur prudent et avisé d'en proportionner les éléments, en les adaptant à l'âge, au tempérament, aux dispositions si variées des divers pénitents...

J'entends bien l'objection : « Quel travail nous demandez-

vous là» ! — A quoi je réponds : « Tenez compte de vos possibilités ; c'est la mesure première et dernière en tout, ici comme ailleurs... Si vous devez vous restreindre à une élite, restreignez-vous y, en regrettant de ne pouvoir faire davantage. Mais cette élite, façonnez-la, rendez-la d'autant meilleure, d'autant plus active et plus conquérante qu'elle sera plus restreinte... N'oubliez pas la parabole évangélique, applicable en tout temps et en toute matière : le grain de sénevé croissant et fournissant, richement, abri et ombre ; le levain enfoui dans une masse de pâte et lui communiquant sa puissance de fermentation...

A cette élite, quelle formation donner en ces quelques minutes où l'âme s'ouvre et se confie toute entière, avec toute sa foi, toute sa bonne volonté, au représentant de Dieu ?

C'est ici que le prêtre doit renouveler la claire conscience de son rôle auguste, de sa paternité spirituelle : « Mes petits enfants que je m'applique à engendrer de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous... », disait S. Paul (1) ; et ce doit être là la devise de tout prêtre, son ambition.

C'est cette assimilation au Christ, tout à la fois physique (la grâce est une participation de la nature divine !) et morale (par l'imitation des vertus du Christ, notre divin idéal) que le prêtre doit aider son pénitent à réaliser en soi.

S'il ne paraît point possible de parcourir ici, même sommairement, le programme de ce travail ascétique, il ne sera cependant pas hors de propos de signaler quelques points où ce rôle de directeur, le plus souvent exercé au confessionnal, semble plus opportun.

Et tout d'abord il faut éviter que les jeunes pénitents, laissés à eux-mêmes, ne tombent vite dans la banale routine, qu'ils ne perdent de vue le nécessaire travail de leur propre formation morale (le directeur aide à ce travail, mais le pénitent l'accomplit par son effort personnel) ; qu'ils ne

(1) *Gal.*, IV, 19.

laissent leur âme se transformer en friche, et cette friche s'aggraver au point de rendre impossible toute culture ultérieure...

— Mais dira-t-on, la communion ne suffit-elle pas à cela ?

— Théoriquement parlant et dans l'absolu des abstractions, peut-être oui. Pratiquement, et en tenant compte des réalités concrètes, ne doit-on pas avouer que, dans le plus grand nombre des cas, la réponse négative a chance de mieux serrer la vérité ?

Pourquoi ? — Pour cette raison générale que, dans l'œuvre de l'éducation, autant si ce n'est plus que dans celle de l'instruction, le plan de Dieu se réalise normalement avec l'aide des causes secondes ; parents ou maîtres. La Cause première nous aide, mais elle veut que nous nous aidions entre nous et qu'ainsi nous l'aidions. L'homme, fait pour vivre en société, doit *dépendre de* ses semblables, comme il doit *vivre pour* ses semblables. En fait, à un moment ou l'autre, les esprits les plus clairvoyants, les plus fermes et les plus sûrs de jugement, subissent des éclipses, quand il s'agit de soi-même. Les volontés les plus vigoureuses et les plus constantes à la longue finissent toujours par connaître la langueur, le danger des défaillances et des déviations...

Et c'est pourquoi, dans le jeune âge surtout, à l'époque où tout paraît neuf, séduisant, troublant, les lumières d'un esprit expérimenté, les avis, les conseils d'un guide sûr, les encouragements d'une âme chaudement dévouée seront grandement utiles, sinon nécessaires...

Il y a en particulier, vers l'âge ingrat et pénible de l'adolescence, des jours de crise dangereuse à traverser. A ce moment un confident ami, paternel, est nécessaire, — nécessaire pour relever le moral, pour définir les frontières du bien et du mal, éviter l'erreur funeste qui ferait voir le mal là où il n'est pas, et l'erreur non noins funeste qui ferait considérer et pratiquer comme permis ce qui va contre les lois de la nature... Il est bien vrai que cette ignorance momentanée aurait pour effet de maintenir l'adolescent dans sa bonne foi, et donc de supprimer la faute morale dans

ce désordre matériel. Mais cette conséquence heureuse a pour triste contre-partie ce résultat lamentable : une habitude qui va prendre naissance, pousser de profondes racines dans une âme toute livrée aux premières impressions des sens, s'y fortifier et la tyranniser, même après que la lumière se sera faite sur le caractère moral de ces actions, sur ce péché d'impureté. Et la tyrannie sera d'autant plus puissante que la sensibilité aura été plus grièvement blessée, plus irrémédiablement affaiblie par un vice plus précoce.

Ajoutons tout de suite, et cette remarque ne saurait être trop prise en sérieuse considération, que ravages du corps et ravages de l'âme vont de pair. Et ils ne vont pas seulement de front, parallèlement les uns aux autres, pourrait-on dire. Hélas ! ils vont agissant et réagissant les uns sur les autres, s'aggravant ainsi mutuellement, jusqu'à se rendre quasi inguérissables.

Dira-t-on que ce tableau ainsi poussé au noir est peu vraisemblable ? Accordons-le, il est peu vraisemblable que de telles habitudes se développent et durent sans que la voix de la conscience s'éveille et pose au moins un point d'interrogation. Devant ce premier doute, on se déciderait tout naturellement à interroger, dès la prochaine confession. Si celle-ci est plus au moins lointaine, n'est-il pas à craindre qu'on *se forme* soi-même la conscience, — ou qu'on *se la déforme,* d'après des sophismes qu'une nature intéressée suggèrera aisément et insidieusement ?

Et quand on aura ainsi commencé, que de motifs de se rassurer et de continuer ! Et jusqu'où poussera-t-on dans cette direction, ne serait-ce que pour ne pas se déjuger ?

Et même si on s'arrête promptement, les quelques blessures ainsi infligées à l'âme ne laisseront-elles pas une faiblesse difficile à guérir, une prédisposition à de nouvelles chutes ?

On connaît les vers du poète ; il n'est pas mauvais de les citer ici, parce qu'ils renferment encore plus de vérité que de poésie :

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tâche est au fond !

Cette inclination vers les plaisirs faciles est la plus générale et la plus redoutable ; elle n'est pas la seule. Tous les défauts sont en germe chez nous. Ils ne demandent qu'à se développer. Source de fautes très souvent, ils sont du moins toujours, si on ne les combat point, des causes de malaise dans notre vie personnelle ; nos défauts ne sont-ils pas nos ennemis intimes les plus redoutables, nos bourreaux les plus cruels ? Et dans le milieu où nous vivons, ils suffiront à empoisonner l'existence de ceux qui nous entourent, à stériliser parfois toute une vie de ministère... Et l'on voit dès lors le rôle, illimité de soi, que peut et doit jouer le confesseur-directeur !

Encore tout ce qui a été dit n'est-il qu'un côte négatif, le moins important, pourrait-on dire... Que dire du côté positif ?

Éclairer et fortifier, en la cultivant, la conscience ;

Cultiver, ennoblir le caractère de cette future élite, en lui apprenant à se faire une âme large et haute, à se proposer des buts élevés, qui vaillent la peine de vivre, de se donner, de se dépenser pour eux ;

Semer, faire germer dans ces âmes les vertus qui préparent naturellement aux vocations sublimes : l'amour de Dieu en Dieu et dans les âmes, et donc l'oubli de soi qui en est le nécessaire corollaire ; le dévouement et le sacrifice de soi, de toute sa vie, en faveur de Dieu et des âmes, filles de Dieu... tout cela conduisant logiquement à faire de sa vie une vie pour autrui, ou une vie d'œuvres, ou le sacerdoce, ou la vie religieuse...

Pensées nobles, sublimes ambitions, merveilleusement aptes à pénétrer des âmes bien nées, encore neuves ; à conquérir, enthousiasmer des cœurs qui sentent pour la première fois le besoin de se donner à un bel objet de passion, de s'enrichir et de s'élever en se donnant !

De telles âmes, ainsi préparées, soit par l'apostolat où

elles se seront spécialisées, soit du moins par leur exemple, par l'influence de toute une vie chrétienne, rayonneront autour d'elles la lumière qui manifeste la vérité vivante : elles seront le sel qui préserve les bonnes mœurs contre la corruption du péché ; elles répandront la bonne odeur de vertus qui décèle la présence du Christ dans ses membres.

J'entends cette réflexion, assaisonnée d'ironie : « Un beau chapitre de théologie pastorale !... Mais un rêve irréalisable ! »

Un rêve ? Peut-être !... Irréalisable ? — Pas absolument. Disons plutôt : un idéal à poursuivre, sans jamais l'atteindre entièrement, hélas ! Mais tout de même un rêve que le prêtre, père et pasteur des âmes, doit aux exigences de son cœur, comme aux attributs de sa charge, de poursuivre inlassablement... Aurait-il la paix, s'il renonçait à cette poursuite ?

Cet effort de réalisation, dans ses modalités pratiques, variera indéfiniment et s'adaptera à toutes les circonstances concrètes, à toutes les possibilités.

En général une grande, et la meilleure partie de cette action, pour être topique et donc efficace, devra être toute individuelle, intime... Tantôt elle prendra la forme d'une brève exhortation, au cours ou à la suite de la confession, — et ce sera la manière ordinairement préférable avec tous les pénitents. Nulle part, autant qu'au confessionnal, l'âme n'est disposée à recevoir docilement la parole du représentant de Dieu, à recevoir la divine semence pour la faire fructifier.

Parfois aussi les mêmes résultats pourront être recherchés et obtenus hors du confessional, au cours d'entretiens particuliers. Dans cette intimité cordiale où l'âme communique tout à son aise pensées secrètes, désirs, succès, échecs et défaites, rêves et essais, le directeur a tout loisir de remplir ses multiples et délicates fonctions...

Facultative, ou peut-être seule possible avec les jeunes gens, la première méthode sera d'ordinaire quasi-obligatoire avec les jeunes filles, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer ici.

Quant à la fréquence et à la durée de ces confessions ou entretiens, c'est à chaque prêtre de tout régler d'après les nécessités individuelles, et aussi d'après ses propres possibilités. Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire que la mesure soit la même pour tous, ni en toute circonstance pour un même pénitent. Les degrés d'utilité peuvent varier et varient en effet grandement. Mais ces deux ordres de considérations lui permettront de fixer les limites où il s'efforcera de porter l'exercice de son zèle.

A raison des études à ne pas sacrifier indiscrètement, à raison encore des exigences de la discipline générale, cette règlementation sera spécialement délicate à établir dans les collèges libres de garçons, et plus encore dans les pensionnats de jeunes filles. Dans ceux-ci, en effet, on n'a pas comme dans ceux-là, la multiplicité des confesseurs, qui permet d'alléger la tâche en la répartissant entre plusieurs, et aussi de gagner du temps. L'aumônier est ordinairement seul à exercer son ministère. Il sera donc amené, peu à peu et à son insu, à « expédier » dans le minimum de temps le maximum de confessions ! C'est fatal ! Dès lors, autre danger, les confessions se feront bien vite sans grande consolation pour le confesseur, sans grand profit pour le pénitent, sans intérêt pour aucun des deux... Et bientôt, si on continue à se confesser, ce sera... pour se confesser, c'est-à-dire, pour remplir une banale formalité. Et très vite aussi, étant tombé dans la routine, au lieu de faire effort pour renouveler l'intérêt en cherchant à retirer un fruit positif et précis, on restreindra le nombre de ses confessions. Finalement même, dernière conclusion trop logique et trop naturelle, on les laissera tomber entièrement. Mais auparavant, on n'aura obtenu à peu près aucun profit ascétique. On aura perdu le goût — et ceci ne va pas sans dommage ! — de certaines pratiques de piété. On aura ainsi transformé en une stérile *formalité* la réception d'un sacrement qui aurait pu et dû apporter à nombre d'âmes les multiples utilités de l'*examen particulier,* et permettre à toutes de recueillir plus abondamment les fruits de la communion fréquente ou quotidienne.

Que fallait-il pour cela ? — Mieux organiser la réception des sacrements, avec la collaboration et sous la direction de son confesseur.

P. CASTILLON.